

s'élança sur François, lui saisit les deux mains au poignet et les écarte comme il aurait fait celles d'un enfant. François, en voyant sa proie lui échapper et se sentant au pouvoir du nègre, lâche un cri de fureur et saisit entre ses dents l'oreille de Trim qu'il coupe en deux. Trim rugit, non pas de douleur mais de rage, mais de fureur ; ce n'est plus un homme, c'est une bête féroce ; il terrasse François sous ses pieds ; du talon de ses bottes il le frappe au visage, sur la tête, sur la poitrine, dans le corps. Le sang coule du nez, de la bouche, des yeux de François ! affreux spectacle !... La vue du sang redouble la fureur du nègre ; sa bouche écume ; ce ne sont plus des cris humains qu'il fait entendre, ce sont des hurlements !... Il saisit François par les jambes et, l'enlevant au-dessus de sa tête, fait tournoyer au bout de ses bras le corps maigre et mutilé du malheureux Coco, dont il se préparait à écraser impitoyablement le crâne sur le mur !

Tom qui n'a plus de difficulté à contenir Léon, demeure un instant spectateur épouvanté de la scène qui menaçait de se terminer si tragiquement pour François, et lâche un cri à Trim : *manité !* Tom lui cri d'une voix impérieuse :

— Arrête, Trim, ne le tue pas !

Trim n'entend rien ; le corps de François tournoye rapidement dans les puissantes mains du nègre, qui de l'œil cherche un endroit pour lui briser la tête, ... Tom veut se jeter sur Trim pour prévenir un meurtre, mais il craint de laisser échapper Léon qui tremble de tous ses membres. Déjà le nègre, la bouche écumante, les yeux à moitié sortis de la tête, a choisi et remarqué une pierre saillante sur le mur, ... c'en est fait de François, ... quand tout à coup un cri strident part de l'étagère supérieure ! c'était Pierre qui, ne pouvant se rendre à l'escalier et comprenant à l'exclamation de Tom que son nègre, dans un de ses paroxysmes de fureur et de vengeance, allait commettre un meurtre inutile, avait eu recours à ce moyen. Pierre savait que Trim n'aurait pas obéi à un ordre, il ne l'aurait pas entendu, mais qu'il ne pourrait résister à un cri de douleur de la part de son maître. Aussi Trim, en entendant ce cri de détresse s'arrêta instantanément, frappé comme par un choc électrique ; il jeta à terre le corps presque inanimé de François, s'élança vers l'escalier et en un instant fut aux pieds de Pierre.

Par un de ces incompréhensibles phénomènes de la constitution humaine, un instant avait suffi pour transformer le nègre en un tout autre homme. Une sueur abondante coulait de son visage, mais ses traits, tout à l'heure bouleversés, n'exprimaient plus maintenant que le plus tendre intérêt pour son maître ; ses yeux, tout à l'heure injectés de sang, n'exprimaient plus maintenant qu'une inquiète sollicitude pour la santé du capitaine Pierre. Une si soudaine et si complète transformation étonna le capitaine, quoiqu'une fois déjà il en avait eu un semblable exemple de la part de son esclave. Cependant, comme pour la seconde fois, il venait de faire l'expérience de la puissance sans borne qu'il pouvait exercer sur son nègre, au plus violent paroxysme de son vertige et de sa fureur, il fut prudent de lui cacher la raison qui l'avait porté à en agir ainsi, de crainte qu'une autre fois il ne put réussir par le même moyen, aussi lui dit-il :

— Trim, je viens d'avoir une faiblesse, mais je me sens as-

sez fort pour partir, je veux être transporté hors d'ici.

— Vous senté-ti vote la tête mieux ? lui demande Trim d'une voix encore tremblante.

— Bien mieux, bien mieux. Donne-moi le bras pour m'aider à marcher.

— Vous pas capable pour marcher, mon maître ; moné couri cherché voiture ; voiture pas loin, là bas, tout l'auprès Couvent des Ursulines.

— Eh bien, va vite ; tu feras attendre la voiture en dehors de la barrière du jardin.

— Oui, mon maître,

Pendant que Trim était allé chercher la voiture de louage, qui était restée près du Couvent des Ursulines, Tom attachait les pieds de Léon et de François avec des cordes qu'il trouva sur une chaise, et leurs mains derrière leur dos ; il en fit autant à la mère Coco, après quoi il leur passa à chacun une corde par le milieu du corps et les attachait au pied de l'escalier. Quand il les eut bien garrottés tous les trois, il monta alors voir son capitaine. En le voyant pâle et faible, assis sur une mauvaise chaise, enveloppé dans un drap pour tout vêtement, deux grosses larmes vinrent mouiller ses paupières.

— Comment vous trouvez-vous, mon capitaine ? lui dit-il en adoucissant sa rude voix.

— Bien mieux, mon brave ami, bien ; donne-moi ta main que je la serre dans les miennes. Je te dois et à Trim une reconnaissance éternelle. Tu m'as sauvé la vie ; je ne l'oublierai jamais.

— Ce n'est pas moi, mon capitaine, c'est Trim ; je vous conterai ça plus tard, aujourd'hui ça vous fatiguerait.

— Et mon Zéphyr, où est-il ? Qu'a-t-on fait à bord ?

— Il est au port, amarré au pied de la rue Conti ; tout est bien à bord, mais ne vous occupez pas de ça maintenant mon Capitaine, vous êtes trop faible.

— Tu as raison, je me sens faible, aide-moi à me jeter sur ce sofa, en attendant que Trim m'amène la voiture.

Tom aida à son capitaine à se transporter sur le sofa, après quoi il lui apporta une paire de pantalons et une blouse dont Pierre se revêtit, mais non sans éprouver un frisson de dégoût.

Pendant que Pierre repose sur le sofa, que les Coco avaient transporté dans cette salle pour s'y reposer en surveillant la trappe, et réfléchit aux mesures qu'il doit prendre en sortant de cette maison, Tom avait ouvert la porte de la chambre où la mère Coco tenait renfermé ce qu'elle avait de plus précieux. Il prit un verre sur la table et y vida un peu d'eau de vie, qu'il mêla d'eau, pour le porter au capitaine qui le but avec avidité. L'eau de vie lui fit un grand bien et ranima assez ses forces, pour qu'il put se transporter dans le magasin de la mère Coco ; c'est ainsi qu'elle appelait la salle où, au commencement de cette histoire, nous avons introduit aux lecteurs la famille Coco, jouant au poker.

Pierre de St. Luc en voyant ces objets de toutes sortes et de toutes valeurs déposés dans ce magasin, bazar universel, comprit que la famille Coco était une famille de voleurs ou de receleurs, et il se résolut à leur faire payer une rétribution proportionnée à leurs crimes. Il ne doutait pas que plus d'un forfait passait sur cette famille, et il se résolut à fouiller jusqu'au fond de leur vie de brigands pour satisfaire ses soup-